

Il y a 20 ans, le jeudi 9 novembre 1989 : la chute du Mur de Berlin

Le dimanche 5 novembre 1989, une cinquantaine d'étudiants des Classes Préparatoires aux Grandes Ecoles de Commerce du lycée Carnot à Paris accompagnée de quatre de leurs professeurs – dont moi-même - atterrissaient à Berlin-Ouest : le thème de leur voyage d'études était « le rôle de Berlin dans le commerce inter-allemand. »

Comment aurions-nous pu imaginer à cet instant que nous allions être les témoins directs d'un des événements les plus marquants du XX^e siècle et vivre aux côtés des habitants de Berlin-Ouest et de Berlin-Est, des envoyés spéciaux du monde entier accourus dès le 10 novembre, des moments historiques d'intense émotion et d'une portée géopolitique insoupçonnée ?

Notre programme comportait des rencontres et des débats avec des décideurs du monde politique et économique de Berlin-Ouest ainsi que des visites culturelles de musées et des concerts.

A ce stade de mon récit, il me faut insister sur le fait à peine croyable aujourd'hui, qu'au cours des quatre premiers jours de visite de Berlin-Ouest et de Berlin-Est, aucun de nos interlocuteurs par nature bien informés, en réponse à nos questions sur la chute éventuelle du Mur n'avait suggéré qu'elle était envisageable à moyen terme et encore moins dans les jours qui suivaient : or le mur de Berlin est tombé le soir du jeudi 9 novembre 1989.

Lundi 6 novembre : visite du Musée du Mur proche de Check Point Charlie, poste de passage entre les deux secteurs et réservé aux étrangers. On y rappelle la construction du « mur de la honte » le 13 août 1961, les subterfuges inouïs imaginés par les habitants de la RDA pour s'enfuir vers la RFA, les victimes abattues sans pitié par les Vopos (policiers de l'Allemagne de l'Est) depuis leurs miradors. Notre groupe a le sentiment désespéré que ce Mur n'est pas près d'être démantelé et que d'autres noms vont inéluctablement allonger la liste des martyrs de la liberté.

Mardi 7 novembre : journée à Berlin-Est.

Avant d'embarquer dans le car nous devons nous présenter un par un aux Vopos qui nous fouillent avec minutie, examinent le contenu de nos sacs. Des miroirs installés sur des chariots plats sont glissés sous le châssis de l'autocar afin de détecter des caches aménagées pour d'éventuels passagers clandestins au retour. L'intérieur du véhicule, les toilettes du bord, les coffres font l'objet d'un examen approfondi. A la frontière obligation nous est faite de changer 25 marks : le taux

de change est une escroquerie d'état, un mark de l'Ouest pour un mark de l'Est, alors qu'au marché libre un mark de l'Ouest s'échange contre 20 marks de l'Est. C'est à Berlin-Est, cœur ancien de la ville, que l'on découvre l'Ile des musées, la cathédrale, le Reichstag, l'université Humboldt, la célèbre promenade sous les tilleuls « Unter den Linden », le Deutsche Oper. La visite sous la conduite d'une sévère guide de Berlin-Est est strictement encadrée, la description du paradis totalitaire tient du dogme, les tentatives de discussions politiques sont découragées. Les salles du musée de Pergame qui exposent pourtant la splendeur des monuments de Babylone sont grises, poussiéreuses, les surveillants revêches, l'ambiance est sinistre. Officiellement seul le mark de l'Est a cours mais chaque fois que nous faisons mine de régler un achat en marks de l'Ouest la transaction se fait prestement, un pour un, et un furtif sourire se dessine alors. Aux abords de la Porte de Brandebourg, on remarque de nombreux camions militaires qui en interdisent l'approche, les Vopos stationnent entre la Porte et le Mur et en gardent les accès, les passants se hâtent, nul ne s'attarde pour d'éventuels contacts avec les visiteurs. Le no man's land est désert et déprimant.

En soirée, conférence sur la situation en RDA (toujours les mêmes mises en garde, la chute du Mur est une perspective lointaine, l'évocation d'une éventuelle réunification fait s'esclaffer nos interlocuteurs.)

Et pour finir, représentation de Madame Butterfly au Deutsche Oper : tout est tranquille, les mélomanes comblés et confiants voguent sur « la mer calmée ».

Mercredi 8 novembre : visite de l'entreprise Siemens avec déjeuner dans la salle à manger du Conseil d'Administration. Tant les ingénieurs que les administrateurs, tous nous déclarent, arguments à l'appui, que la chute du Mur « n'est pas pour demain » et que nous les Français n'avons pas une vision réaliste de la situation.

En réalité la chute du Mur ETAIT « pour le lendemain ».

Jeudi 9 novembre : nous assistons à la conférence d'un responsable économique du Sénat. Puis rencontre avec un adjoint aux affaires culturelles de la ville.

Nous sommes le matin de la chute du Mur et toujours pas le moindre indice perceptible que l'Histoire est en marche.

Le soir, concert à la Philharmonie de Berlin. L'enchantement de Mozart, de Brahms- un de mes étudiants, le charmant Frédéric rêve sur l'épaule de Marie.

Et c'est le soir du jeudi 9 novembre 1989, à l'issue du concert, en descendant les marches de la Philharmonie que médusés nous découvrons soudain le spectacle ahurissant d'une rue grouillant de passants courant en tous sens et surtout que nous entendons cette rumeur qui va s'enflant « die Mauer, die Mauer » le MUR ! Günter Schabowski, nouveau responsable de l'information de la RDA

venait d'annoncer au cours d'une conférence de presse l'ouverture des postes frontière : vers 23 heures le premier à s'ouvrir avait été celui de la Bornholmer Strasse : sur le champ, Allemands de l'Est (Ossies) et Allemands de l'Ouest (Wessies) se déversent par milliers vers le Mur à la Porte de Brandebourg, ils s'étreignent , ils chantent, ils pleurent, les retrouvailles , enfin ! Et au sein de ce puissant maelström humain qui n'a rien d'inquiétant bien au contraire, l'observateur est saisi d'une émotion et d'une compassion débordantes à la vue de ces gens si longtemps arrachés arbitrairement les uns aux autres et qui fraternisent enfin dans des débordements de rires et de larmes. Pétaradant et klaxonnant, les premières Trabant font leur entrée à Berlin-Ouest, on leur ménage une haie d'honneur aux cris de « willkommen » sur l'air de Cabaret, on les couvre de fleurs, on les asperge de mousseux.

Dès cet instant, nous nous laissons porter vers le Mur par le flot irrésistible de la foule en liesse: c'est ainsi que des étudiants du lycée Carnot et leurs professeurs passèrent la nuit juchés sur le Mur, une fois le no man's land franchi sans opposition, l'escalade se fit sous le regard tantôt ahuri, tantôt goguenard des Vopos qui deux jours auparavant nous surveillaient du haut des miradors et nous fouillaient sans ménagement. Le contraste est saisissant, le retournement de situation à peine croyable : des milliers de personnes sont debout sur ce Mur, hurlant leur bonheur d'être enfin libérées du joug de la RDA, pactisant avec des gardiens hilares et débonnaires - gardes-chiourme d'hier.

Très vite et méthodiquement, sans hargne mais avec la certitude qu'ils recueillent de futures reliques, les Berlinoïses s'attaquent au revêtement du Mur , munis d'instruments de fortune ils piochent le béton pour en dégager des morceaux peints de graffiti – ceux qui recouvraient sans discontinuer le Mur du côté occidental . Mes étudiants ne sont pas en reste et c'est avec une fourchette empruntée à une taverne voisine que je parviens à extraire le fragment du Mur qui figure toujours dans ma bibliothèque.

Vendredi 10 novembre : la frontière est ouverte.

Au petit matin, je décide de me rendre à pied à Berlin-Est, les voitures du métro sont bondées :le passage se fait pour moi sans encombre, l'atmosphère est fébrile mais le calme règne. Une fois de l'autre côté, je remonte une colonne interminable, dense, disciplinée, de candidats au passage à l'Ouest : sur un ou deux kilomètres ils patientent avec docilité.

Nombre d'Ossies n'avaient appris la chute du Mur que le matin du 10 : aussitôt HLM, ateliers, bureaux, magasins, écoles s'étaient vidés et seuls, en petits groupes, par couples avec les poussettes, tous se portaient vers l'Ouest - d'où cependant une majorité résignée rentrerait le soir même. En tout deux millions en trois jours. Le gouvernement de la RFA avait voté pour chaque ressortissant d'Allemagne de l'Est l'octroi d'une somme de cent marks à retirer auprès des

banques. Munis de ce pactole les Ossies se ruèrent d'abord sur les ... bananes (inaccessibles à l'Est mais omniprésentes dans les feuilletons de la télévision de la RFA qu'ils pouvaient capter) puis sur les produits de beauté ,les jouets, le matériel électronique sans oublier les revues pornographiques.

De retour à l'Ouest, dans le grand magasin KaDeWe du Kurfürstendamm, le quartier de l'opulence et des magasins chic, je les observe : ils sont éblouis par les guirlandes et les illuminations, les yeux des enfants brillent devant les montagnes de jouets (on est en novembre) mais en dépit des cadeaux qu'ils reçoivent, confiseries, boissons, leur pécule fond trop vite et ils doivent s'arracher aux vitrines de l'abondance.

Ce soir-là Rostropovitch joua du violoncelle au pied du Mur libéré.

Le lendemain de la chute du Mur tous les journaux et télévisions du monde envoyèrent leurs journalistes-vedettes à Berlin. On assiste à l'arrivée tonitruante de Dan Rather de la chaîne américaine CBS et à l'installation de son Barnum de forêts d'antennes, de paraboles et de mâts auprès desquels les caméras de la Télévision Française passent inaperçues. Nous observons la mise en place du journal de 20 heures de Christine Ockrent en direct de Check Point Charlie ; nous ne pouvons communiquer avec les familles de nos étudiants et pour les rassurer nous prions Christine Ockrent de glisser une courte annonce dans son journal à cette fin. En vain. Nous avons alors l'idée de nous placer juste derrière elle pendant la réalisation de son journal dans l'espoir que quelqu'un en France nous apercevant ferait circuler la nouvelle que le groupe se portait bien. Notre stratagème fonctionna à merveille, non seulement la bonne nouvelle fut diffusée au lycée Carnot mais mes proches qui suivaient ce reportage eurent l'heureux réflexe d'enregistrer cette émission que je possède toujours.

Le Chancelier de la RFA, Helmut Kohl arriva ce soir-là de Bonn et se rendit directement à Check Point Charlie. Il fendait la foule avec difficulté, escorté de ses gardes du corps. La présentation du 20 heures de Christine Ockrent s'achevait ; la foule est compacte tout autour de nous et la nouvelle de l'arrivée imminente d'Helmut Kohl provoque des mouvements incontrôlés. Christine Ockrent est entraînée d'un côté du fait de la bousculade alors que je me retrouve écrasée contre la paroi de Check Point Charlie. C'était une sorte de grande baraque de chantier, munie de petites fenêtres de chaque côté. Et c'est ainsi que poussée par la foule, le nez plaqué sur l'une des vitres, je vois entrer Helmut Kohl par la porte à ma gauche et le maire de Berlin-Est, Erhard Krack, à ma droite, je les regarde échanger quelques paroles, se serrer la main et ressortir par où chacun était entré. Au moment où Helmut Kohl franchit le seuil pour repartir, des huées nourries l'agressent – on m'a expliqué plus tard que les Berlinoises lui reprochaient de n'être venu à Berlin que le soir du 10 novembre – il a un recul, regarde autour de lui, rencontre le regard de quelqu'un qui lui souriait – et c'est ainsi qu'il me serra la main avec effusion avant d'affronter la foule hostile. Ce

mois-là, dans le journal des élèves du lycée Carnot une question en forme de devinette était posée : pour quelle raison leur professeur avait-elle cessé de se laver les mains depuis le 10 novembre 1989 ?

A partir du samedi 11 novembre , l'Histoire va s'accélérer : les ouvertures dans le Mur se multiplient, on danse sur le pont de Glienicke, lieu sinistre où l'on échangeait les espions du temps de la Guerre Froide, les Vopos qui montent la garde sans armes se voient offrir des roses par les passants, des hommages sont rendus à Mickhail Gorbatchev pour son rôle décisif, le 13 novembre Hans Modrow est nommé premier ministre de la RDA et des élections sont fixées au 6 mai 1990.

Le 22 décembre 1989 ouverture solennelle de la Porte de Brandebourg en présence de Helmut Kohl et de Hans Modrow.

Au cours de son journal télévisé en direct du 10 novembre 1989, Christine Ockrent avait pressé de questions Dieter Sonoser, porte-parole de la Chancellerie, quant à une possible réunification des deux Allemagnes. Sa réponse avait été péremptoire « il est bien trop prématuré d'en parler. »

Moins d'un an plus tard, le 3 octobre 1990, la réunification de l'Allemagne était proclamée.

Nicole Trabaud
Professeur en Classes Préparatoires aux Grandes Ecoles
Lycée Louis-le-Grand, Paris